

8 NOV. 1978

P. I. P. 1



CAHIER n° 18

SEPTEMBRE 1975



EXCLU DU PRÊT

BILLET AUX AMIS

Voici le dernier " Billet aux Amis " publié au nom de l'équipe fondatrice de l'association. Cette équipe, toujours unie par l'amitié mais touchée par les nécessités de l'existence - départ pour la province, retraite loin de la ville -, a jugé préférable de transmettre le " flambeau " pour permettre une relève favorable à la pérennité et à la prospérité de l'association.

En tant que président, j'ai non seulement proposé ce changement, mais je me suis efforcé de susciter une candidature dont j'attends le plus grand bien pour l'avenir de l'association.

La création de celle-ci et la publication des cahiers m'ont certes causé bien des soucis, mais elles m'ont apporté aussi de grandes joies. A défaut d'une audience plus grande, que j'ai tant souhaitée, j'ai pensé qu'il fallait maintenir le témoignage que l'association porte pour Panaït ISTRATI. L'oeuvre entreprise depuis sept ans pour honorer et faire mieux connaître son oeuvre et sa personnalité généreuse, ne doit pas se relâcher, elle doit au contraire être poursuivie avec l'ardeur que la nouvelle équipe saura lui insuffler.

Nous réunirons le Conseil puis l'Assemblée Générale de l'Association vers la fin du mois d'octobre 1975. Les décisions qui y seront prises seront importantes aussi nous invitons vivement les adhérents qui ne pourraient y assister à renvoyer, dûment signé, le pouvoir qui leur sera adressé en temps utile.

Je remercie tous les amis qui nous ont fait confiance et qui continueront dans l'avenir à demeurer, comme nous, fidèles à Panaït ISTRATI dans les rangs de l'association.

Edouard RAYDON

PLAN de BRAÏLA

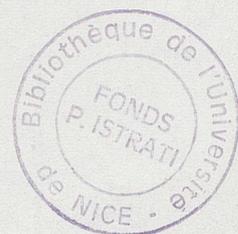
Nous devons à notre ami Ilie I. MIREA la communication du Plan de Braïla, établi en 1898, que nous publions ci-contre.

Nous cédon's au plaisir de rappeler, ci-dessous, la description poétique que fit de Braïla Panaït Istrati dans "Nerrantsoula" et qui exprime si bien le caractère de cette ville.

" Braïla, garce plantureuse qui contemple le Danube son amant, d'un oeil tantôt fiévreux, tantôt lascif, Braïla possède un plan peut être unique au monde. Du noyau qui fait son centre, huit rues et deux boulevards forment autant de bras qui lui enlacent la taille et la montrent au Danube comme une offrande tentatrice, mais, pour que la belle ne soit en rien gênée, quatre avenues brisent l'élan de ces dix bras les traversent exactement comme la monture de l'éventail ".

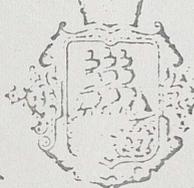
LEGENDE

- 1 - Domicile de Panaït Istrati au moment de son entrée à l'école
- 2 - Ecole primaire fréquentée par Panaït Istrati
- 4 - Maison des Syndicats du Port ( voir la photographie publiée dans le cahier n° 11 )
- 7 - Pâtisserie de Kir Nicolas où vivait et travaillait Mikhaïl
- 8 - Domicile de Panaït Istrati à la Comorofca.

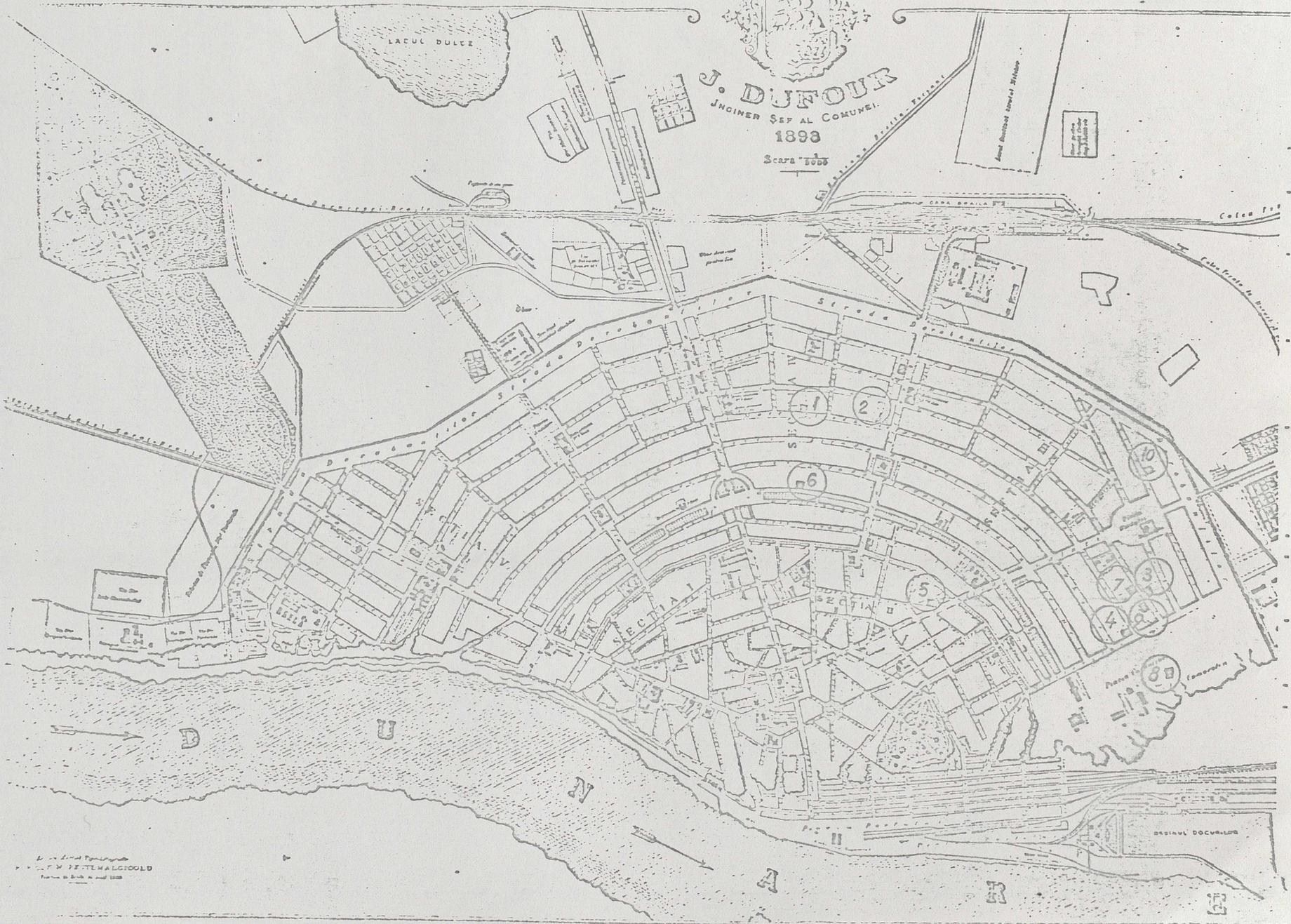


# PLANUL URBEI DE BRAILA

1898



J. DUFOUR  
INGINER ȘEF AL COMUNEI  
1898  
SCALA 1:5000



Printed and Published by  
W. V. VETTERLICOLOD  
Paris, 1898

ACTUALITE de Panaït ISTRATI

EN FRANCE. Les éditions Grasset ont fait paraître " Les chardons du Baragan ". Cette réédition diffusée par Beauval se présente sous la forme d'un livre relié, illustré et imprimé sur beau papier. Une excellente réussite.

EN SUISSE. Dans notre dernier cahier nous avons tenu informés nos lecteurs des festivités consacrées par la ville de VOUVRY à Panaït ISTRATI à l'occasion du 90ème anniversaire de sa naissance. Nous ajouterons que la mémoire de l'auteur de " Nerrantsoula " a été particulièrement honorée, non seulement par la Municipalité, mais aussi par de nombreuses personnalités, notamment par M. Daniel ANET, président de la société des Ecrivains Genevois qui au cours de son allocution a dit notamment : " Proscrit parmi les tyrannies, aimé des hommes " libres, toute limite l'empêchait de respirer. Il se sentait fait pour l'Europe " sinon pour le monde; la terre était pour lui une seule patrie ".

Ajoutons que depuis longtemps déjà, VOUVRY a donné le nom de Panaït ISTRATI à l'une de ses places.

EN ESPAGNE. Un volume contenant plusieurs nouvelles tirées de l'oeuvre de Panaït ISTRATI a été publiée dans la collection " Narrodores Universales ".

EN SUEDE. " Kyra Kyralina " et " Oncle Anghel " ont été publiés dernièrement.

EN TURQUIE. Dans la revue " Vaslik ", M. Achar NABI président du Pen-Club de Turquie a publié une étude intitulée : " Panaït ISTRATI 90 ans après sa naissance " et des fragments de la vie de l'auteur.

EN ROUMANIE. L'édition Bilingue des oeuvres d'ISTRATI se poursuit. Le 6ème volume qui a paru contient " Les Chardons de Baragan ", " Nerrantsoula " " La Famille Perlmutter " et " Une nuit dans les marais ".

EN TCHECOSLOVAQUIE. " Les Haïdoucs " et " Domnitza de Snagov " ont été publiés à Prague.

o  
o o  
La " Tribune de la Roumanie ", journal bi-mensuel imprimé à Bucarest à l'intention des Roumains vivant à l'étranger, publie depuis quelques mois " Codine ", sous forme de bandes dessinées.

o  
o o  
ERRATUM. Nous sommes confus d'avoir commis une erreur dans le cahier n° 16. Nous avons publié en effet, l'article " Notre mort laïque " en



signalant qu'il avait été traduit du roumain par Madame GUILLIERMOND. Ceci est exact car le document que nous avons à notre disposition était écrit en roumain et nous l'avons effectivement fait traduire par notre amie. Mais nous ignorions que cet article était déjà une traduction d'Alex TALEX du texte rédigé en français par Panaït ISTRATI.

En confrontant les deux rédactions, nous avons relevé quelques différences, mais celles-ci sont de si peu d'importance qu'elles ne requièrent pas de correction. On ne peut que féliciter Madame GUILLIERMOND et M. TALEX de leur parfaite connaissance des langues française et roumaine.



MANUSCRIT INACHEVE

Au début de la correspondance qu'il entretint avec Romain ROLLAND, ISTRATI envoya à celui-ci certaines pages qu'il avait écrites directement en français et dont beaucoup étaient malhabiles car, à cette époque, bien des subtilités de notre langue lui échappaient encore et il ignorait tout, au surplus, de l'art d'écrire. Il avait, avec le don des images, une grande facilité de plume, mais ne savait ni endiguer ses pensées, ni réduire ses phrases à l'essentiel, ce qu'il apprit très rapidement dès que Romain ROLLAND l'eut conseillé et qu'il put cesser de travailler " en vase clos ".

Il semble bien que les articles et nouvelles qu'il écrivit avant son oeuvre éditée sacrifient quelque peu à l'image que Panaït se faisait de la " bonne littérature " sans songer qu'en raison de ses dons de conteur exceptionnel il eut été préférable d'être totalement soi-même. Ce qu'il fit du reste très rapidement; son premier livre " Kyra Kyralina " en apporte la preuve.

Al Opréa dans " Manuscriptum ", revue littéraire roumaine qui poursuit la publication d'études sur Panaït et sur son oeuvre, a constaté que l'évolution du " métier " perfectionné d'ISTRATI n'a pas été sans peine mais " qu'une fois devenu maître du français il a pu créer avec la facilité qui lui était propre ". Il rapporte également cette déclaration de Panaït au cours d'une interview en 1933: " Je m'assois " à une table avec du papier et ma plume. C'est tout. Sans aucun plan de travail, " sans savoir seulement comment je vais commencer et où je finirai. Pauvre de moi, je " ne pourrai pour rien au monde, à l'exemple de certains écrivains, écrire à l'aide " de fiches et de notes ".

Cette spontanéité qui est la caractéristique du talent de l'auteur de " Nerrantsoula " se résume dans cette phrase du critique italien TILGHER, citée également par Al Opréa : " ISTRATI raconte comme le vent souffle, comme la fleur fleurit".

Une rencontre que nous publions ci-dessous, après quelques légères corrections, est une nouvelle laissée inachevée. Elle a été envoyée par l'auteur à Romain ROLLAND en mars 1921. Traduite en roumain par Alex TALEX elle a été publiée dans "Manuscriptum " en 1971.

Modifiée et résumée par Panaït ISTRATI, elle figure dans une nouvelle que ce dernier écrivit en roumain sous le titre " Civilisation ".

UNE RENCONTRE

Au printemps de 1917, je descendais de Leysin à Lausanne pour chercher du travail. J'avais si peu d'argent qu'après deux jours de courses sans succès je fus obligé de supprimer la nuit à l'hôtel pour conserver mes économies destinées à la nourriture. Un agent de ville, auquel je m'adressai pour demander un " tuyau " sur la possibilité de coucher sans payer, m'indiqua, assez dignement, un asile de nuit

situé sous un haut pont, où, le soir venu, j'allai demander l'hospitalité. Dans une longue salle mal éclairée, il y avait déjà une vingtaine d'hommes assis autour d'une grande table rectangulaire. Ils parlaient peu et à voix basse. La plupart ne se connaissaient probablement pas. Il était beaucoup question de travail, ceux qui en parlaient étaient des chômeurs. Les autres qui avaient des attitudes de brutes étaient je crois, des habitués de l'asile. On ne se dévisageait point.

Un moment après mon entrée, un homme en tablier blanc et tête nue, l'intendant de l'asile, s'arrêta en passant et me demanda un peu brusquement :

- Vous voulez coucher ?

J'eus peur et une sorte de honte et je me suis retenu de répondre : " non ". J'étais là, en effet, pour coucher. Je murmurai :

- Oui.

Il me quitta tout de suite, mais un peu plus loin tourna sa tête et me regarda de nouveau en marchant. On aurait dit qu'il avait remarqué mon trouble. Il l'avait remarqué en effet.

Mon brave monsieur ! Je ne vous oublie pas et si les hommes me laissent un peu plus de place sous le soleil, j'irai un jour au bout du monde vous chercher et vous serrer la main !

Monsieur M. vint peu après et me demanda mes papiers. Je lui donnai mon passeport qu'il alla, après un coup d'œil jeté dessus, enfermer dans son bureau :

- Vous irez demain matin le chercher au poste de police qui est tout près d'ici, me dit-il, en revenant. Puis il me questionna et nous avons parlé longtemps.

On nous apporta à chacun un pot de terre, plein de soupe et une cuiller, mais tandis que les autres en vidaient rapidement le contenu, il me fut impossible, malgré ma faim, d'avaler plus d'une cuillerée : c'était de la farine de maïs à l'eau bouillante, sans graisse, sans sucre, sans sel. Je fus très embarrassé. Cela pouvait très bien vexer l'établissement, j'aurais voulu de bon cœur absorber ce jus au risque même de tomber malade, mais je ne pouvais pas l'avaler. Mon voisin de droite suçait ses moustaches pleines de grains de maïs et paraissait intrigué. Il me regardait avec ses yeux de bon boeuf :

- Tu n'as pas faim, Dieu de bon Dieu !, gronda-t-il.

Et sans autre cérémonie il changea son pot vide contre le mien qui fut vidé à son tour en un clin d'œil.

Je me demande encore actuellement si vraiment je n'avais pas faim à cette heure-là.

Monsieur M. vint me prendre par le bras et me tirer de côté. Il avait vu, je ne sais pas d'où, que je n'avais pas mangé.



- Vous voyez, me dit-il en chuchotant, il y a ceux qui ne sont pas difficiles et si on pouvait leur servir cette auge toute leur vie sans leur demander rien, ils n'exigeraient pas davantage !

Je sentais une forte envie de pleurer me soulever la poitrine et je le priai de me laisser seul.

Il s'écarta en tapant des mains et criant :

- Allons ! Tout le monde à la salle de douche ! ...

Je tressaillis et le regardai éffaré, mais il me fit signe du doigt de me tenir de côté. Je ne savais pas de quoi s'agissait. Le petit troupeau le savait et cela ne lui plaisait pas, car il laissait entendre un timide murmure de protestation.

Par une porte située au fond de la salle tout le monde disparut et Monsieur M. accompagné d'un domestique entra aussi fermant la porte.

Je fus seul dans la salle, et l'idée me passa par la tête de fuir cette maison et d'aller errer hors de la ville. Mais une immobilité involontaire me fixa sur la chaise et j'ai vu alors la même porte s'ouvrir et l'intendant et son second sortir les bras chargés de chemises, habits, guenilles. Ils entrèrent dans une petite chambre contiguë à la salle de douche et, porte ouverte, se mirent à inspecter minutieusement le linge pièce par pièce. Puis l'intendant se lava les mains et m'appela. Nous montâmes au premier étage, et dans une longue salle à deux rangées de lits, il me montra le mien, tout au fond, près d'une fenêtre :

- Déshabillez vous tout nu et couchez vous. C'est la règle et il faut faire comme les autres. Vous avez été dispensé de la douche et de l'inspection du linge. Ça n'arrive pas toujours ici.

Il me quitta. Il fut dur. Peut-être que cette besogne odieuse qu'il venait d'accomplir endurcissait cette nature bonne.

Je me déshabillai, mais quand je voulus entrer sous la couverture, je m'aperçus que le drap avait la forme d'un sac avec un côté plus long comme une soupape. Je me suis glissé au dedans, et pendant une partie de la nuit j'ai gémi pour moi et pour tous ces hommes qui ne savent plus gémir.

Le matin je fus le premier habillé, mais j'ai dû attendre assis sur mon lit car la porte était fermée. Du lit voisin surgit une tête allongée au crâne pointu et au visage noiraud. La moustache grisâtre, semblait être plantée au poinçon, tellement les poils étaient rares. Le bonhomme se leva sur son séant et bailla bruyamment, puis me fixa comme s'il se rappelait quelque chose.

- Dis donc, tu as échappé à la douche hier soir et on s'est dispensé d'explorer ta chemise. Cela ne veut pas dire que tu es plus propre qu'un autre ! ...

- Peut-être bien, répondis-je.



Il rit d'un rire sain et sonore qui plaisait à l'oreille. Il voulut adoucir ses premiers mots :

- Ne t'en fais pas, vas ! On ne t'en voudra guère pour si peu de chose, surtout que ton faux-col ne t'empêche pas de faire partie de la bande, même si tu n'y tiens pas ! On y glisse, tout doucement, puis, ban ! On est tout au fond. Et les scrupules restent accrochés sur la pente. Cela fait un peu mal, c'est vrai mais on s'y habitue et tu t'habitueras aussi. Allons, on va descendre pour le chocolat, tu dois avoir faim, tu as fait le difficile hier soir, mais tu mangeras quand même maintenant bien que l'eau dans laquelle on lave les tasses à l'hôtel Gibon doit avoir meilleur goût que ce chocolat. Allons, sois philosophe ! Tu n'y changeras rien en t'arrachant les cheveux.

Je l'écoutai au commencement sans faire attention, puis je le regardai en face. Il disait tout cela avec conviction. C'était sa " philosophie " et il voulait m'encourager. Je crus bon de ne pas le laisser sans réponse et je dis :

- Vous avez tort de penser ainsi. Votre résignation c'est de la bassesse et vous faites du tort à d'autres en acceptant cette vie de cochons ....

- Vie de cochon ?!, s'écria-t-il ; t'es fou ! Les cochons seraient maigres comme des clous si on les nourrissait... seulement une semaine avec la soupe d'hier soir et le chocolat de tout à l'heure !

- Alors, ?. C'est ce que je disais ...

- Oui, mais ce que tu ne dis pas c'est de me montrer comment s'y prendre pour sortir de là. Oh, mon pauvre vieux, tu vas encore à la révolte ! Ça va se limer et bientôt il n'y restera plus que ma résignation basse. Or tu crois peut-être que tu trouveras parmi tous ces bougres un seul qui te dise : " Je ne veux pas changer ma chemise, non, j'aime mes poux ! ".

La porte s'ouvrit à ce moment et il se tut. Tout le monde s'habillait. L'intendant fut bon, il plaisanta :

- Allons, les pensionnaires, au chocolat ! Et surtout, au travail, après ! La paresse est mal récompensée ! ...

- J'en connais pourtant des paresseux qui ne mènent pas une vie à cracher dessus : ceux des Palaces d'Ouchy, par exemple !, dit quelqu'un.

De gros rires approuvèrent cette boutade. Puis on descendit. Les pots de la veille contenaient à présent un liquide douteux dont je n'ai même pas voulu connaître le goût, mais je mis le pain dans ma poche. Au moment de quitter l'asile on nous distribua des tickets donnant droit à un repas à la Coopérative populaire, repas qui n'était pas mauvais. En passant à mon tour, l'intendant me glissa trois tickets dans la main et nous cria à tous :

- Ceux qui n'ont couché qu'une nuit ont le droit à une seconde nuit, mais c'est préférable de trouver du travail et de coucher chez soi.

" Ou bien à la belle étoile", pensai-je. En route vers le commissariat je



fus rattrapé par mon voisin de lit. Il était curieusement vêtu : une blouse bleue d'une étoffe grossière et mal coupée enveloppait péniblement ses larges épaules les pantalons mal coupés également et les sabots aux pieds, tout était neuf. Il allait comme moi, chercher ses papiers au poste de police.

- Tu aura une surprise désagréable là-bas, me dit-il.

- Pourquoi ?

- Tu verras.

Au poste, on nous donna les papiers sitôt annoncés et sans aucun interrogatoire. Nous sortîmes. Mon compagnon me regardait malicieusement et souriait. Je ne comprenais rien.

- Qu'y a-t-il ? lui demandai-je.

- Regarde ton papier.

J'avais un passeport formé d'un papier plié en deux. Je l'examinai. Sur la quatrième page, tout en haut était appliqué un cachet rectangulaire composé de deux lignes où on pouvait lire : " Asile de Nuit de Lausanne ". Et la date, jour et mois, de 1917, dont je ne me souviens plus. Mais on pourra se la rappeler un jour en cherchant dans les archives de notre Légation à Berne et alors ce cachet prouvera mieux que je ne peux le faire, cette méchanceté humaine de salir un document devant servir à tout moment pour établir mon identité et que je devrai présenter chaque fois que je demanderai du travail. C'était m'enlever toute possibilité de gagner ma vie. Au lieu de me rendre un service en m'offrant un asile de vingt quatre heures, on n'a fait que me faire paraître un vagabond de profession.

- Tu vois ce qu'ils t'ont fait ? Eh bien, ne sois pas trop malheureux. Ils font des choses pires. Regarde-moi : tu vois comme je suis habillé ? C'est un complet qu'on ne voit pas souvent dans la rue. Tu y es ?

- Non. Je n'y suis pas.

- Bon, je sors de prison ! Cela peut arriver, n'est-ce pas ? Et comme nous vivons dans la société civilisée, voilà qu'une association de grandes dames au coeur généreux saute à ton secours et veut t'assister, te "mettre sur la bonne voie", une fois ta peine purgée. Et voilà ce qu'elle fait cette association de dames nobles : elle t'affuble de ce complet et de ces sabots, pour que tu attires tous les regards dans la rue et que tout le monde te connaisse comme malfaiteur sorti du bagne. Et maintenant si tu veux savoir comment je suis reçu, viens avec moi chercher du travail.

Il avait le visage congestionné.

- Viens !, insista-t-il, viens ! Si tu as honte à marcher près de moi, je me tiens à l'écart, mais viens, tu verras si on peut être un homme honnête !

Son regard mendiait la compagnie d'un "homme honnête". Nous partîmes ensemble et je me laissai guider. Peu après, il s'arrêta devant une maison au rez-de-chaussée



vitré ; me prenant par le bras il me dit :

- Ici sont les bureaux du Grand Garage A. C'est la maison qui embauche le plus de manoeuvres en ce moment. Entrons ! Mais je peux te faire du tort, mon vieux, je t'avertis !

Dans le bureau il n'y avait qu'un jeune homme distrait qui écoyta vaguement nos offres. Il nous dit une phrase visiblement répétée toute la journée :

- La maison n'embauche que des hommes appliqués, assidus et connaissent leur profession. Si vous êtes de ceux-ci, présentez-vous avec ce billet sur le chantier rue X, en dessous de la gare.

Et il nous tendit mollement un bout de papier qui ne contenait que le cachet de la maison. On se mit en route. Je me berçais de l'idée qu'on serait embauché, mais mon compagnon s'y connaissait mieux que moi :

- Ne t'y méprends pas ! Ce ballot ne voyait rien que les femelles avec lesquelles il a valsé la veille, mais au chantier on mettra des lunettes.

En effet ce fût un homme portant des lunettes, le contremaître qui embauchait des manoeuvres. Il nous mesura des pieds à la tête d'un air expérimenté et il crut voir clair à travers ses lunettes en nous répondant que les équipes étaient au complet.

Nous nous éloignâmes. J'étais navré en pensant que je serai peut-être obligé de retourner, le soir venu, à l'asile; et sans savoir pourquoi je sentais le besoin de ne pas quitter l'homme que le hasard m'avait envoyé, je cherchais un appui en lui. Mais cet appui il le cherchait, à son tour, en moi avec plus de passion. Son attitude était si humble et il trahissait tellement la crainte de se voir abandonné, que j'eus de la peine à surmonter une forte envie de lui prendre vivement la main et de l'assurer du contraire.

Nous nous assîmes sur un banc dans la rue et pendant que je cherchais de quel côté aller pour trouver au moins deux, trois jours de travail, il me parlait comme pour se disculper :

- Tu vois, mon vieux, tu vois ? Tu serais peut-être embauché si tu étais seul, mais que veux-tu ? C'est si bon d'être deux ! Et tu m'as fait du bien, vrai, tu m'as fait du bien ! Tu as pitié de moi, pas ? Je ne suis pas un homme méchant ! Mais ... tu te demandes peut-être pourquoi j'ai fait de la prison. Eh, bien je te raconterai, je te dirai tout ce que je sens et tu me jugeras. Allons, partons ! Je te donne un tuyau ; allons à Cossonay à pied, c'est pas très loin et je connais le chemin le plus court. Là-bas il y a des usines. On y sera embauché, on embauche toujours là-bas, car le travail est dur, ce sont des laminoirs et les ouvriers n'y restent pas pour se tourner les pouces. Tu te présenteras seul et moi aussi. Après on y sera comme des frères, veux-tu ? Allons ! On achètera des choses pour manger, j'ai quelques sous, allons !

o

La campagne suisse est belle à l'arrivée du printemps, comme tous les pays qui subissent le froid de l'hiver, et le canton de Vaud que nous parcourions est un



des plus beaux de la confédération. On ne connaît pas dans ce pays les steppes nues de chez nous, où les blés couvrent des dizaines d'hectares et où la vue ne découvre que de temps en temps un hameau peuplé d'arbres fruitiers. La Suisse entière est un grand jardin renfermant miraculeusement ses Alpes aux neiges éternelles, et ses belles routes seront dignes un jour de se voir remplies par cette multitude bruyante et joyeuse d'un Monde qui va venir.

Nous approchions déjà de Crossier, grand village sur la route entre Lausanne et Cossonay, et mon compagnon n'avait pas encore osé de rompre le silence de la divine solitude qui nous entourait. J'en suis sûr, cet homme, banni au sein d'une société "honnête" et sur lequel pesait la condamnation d'un fait infamant, était accablé et interdit par le même bonheur de se sentir pénétré du suprême fluide de cette immense Harmonie qui annonçait une nouvelle existence par la voix sincère de l'alouette se jetant comme une flèche vers l'infini, par l'apparition mystérieuse du bourgeon qui vous embrasse en passant, du fil d'herbe pointu et fragile qui vous flatte et de cet odeur printanière de terre qui veut nous révéler que la mort est aussi éphémère que la vie et que l'Eternité d'un Néant sans fin n'existe que dans le cerveau des hommes.

J'avais le coeur plein de reconnaissance pour cette épave humaine qui sut me tenir compagnie et me laisser, en même temps, seul, dans une de ses heures d'oubli où l'existence s'efface et où ne reste que ce qui est vrai : le rêve.

On s'arrêta pour prendre un peu de repos et manger. Je ne voulais rien que le silence, mais il avait faim, et pendant que je m'allongeais sur un champ, au bord du chemin, il alla chercher du vin au village. Il faisait bon, chaud. Je fermai les yeux et me couvris le visage avec mon chapeau. Ainsi, pendant un long moment le meilleur de mon être se sépara de toute la laideur matérielle de mon absurde existence pour se confondre avec le grand Auteur et disparaître dans l'immensité de ses éléments comme une goutte d'eau tombée dans l'océan. Et si, dans ces instants, la grande voix de Celui qui ne s'exprime jamais par des paroles m'avait demandé : "Que désires-tu en ce moment ?", je lui aurais répondu inconsciemment : "Le repos éternel" !.

. . . . .  
Je ne sais pas combien de temps s'était écoulé quand je fus réveillé par les vociférations d'un groupe de paysans allant au travail. Me voyant étendu sur le gazon, ils crièrent, comme de juste : - Hé, le fainéant, au travail ! ...

Je ne bougeai pas, mais ma machine mentale se mit de nouveau à fonctionner, à mon grand regret, car notre plus grand malheur c'est la réflexion, la pensée, et celui qui peut réduire son existence à un véritable état végétatif, peut-être sûr d'avoir tout gagné et rien perdu. Pour avoir aimé ce monde jusqu'à ne rien lui refuser je me voyais réduit à cette solitude désolante qui est pire que la mort, et cependant l'Amour et la Solidarité humaine, le Créateur les a plantés dans les êtres, ils sont à la portée de tout le monde, mais la société les envoie au bagne. En cet instant, j'avais besoin de la présence de cet homme exécré, et bien que son langage fut pauvre et qu'il se prêtât mal aux subtilités de la pensée, il était facile de découvrir à travers son verbiage sa nature véritable qui était bonne au fond.



Je l'aperçus de loin, s'approchant d'un pas pressé, mais il devait avoir bu là-bas, car ses manières étaient drôles. Il tenait une bouteille dans chaque main et les balançait fortement. Quand il fut plus près, je fus désolé : il riait, rageait, d'une voix de brute, une espèce de chanson qui le rendait affreusement laid. Il avait les yeux injectés et sa bouche s'ouvrait démesurément. J'eus peur à le voir. Mais il se tut brusquement, en arrivant, posa ses bouteilles et rit d'un rire de bonne bête.

- Maintenant on va se taper la cloche, vieux ! Puis se raconter des histoires vraies ; en as-tu une ?

- Vous me raconterez la vôtre, après on verra ... Je n'ai pas, d'ailleurs, des histoires extraordinaires.

- Moi non plus, mais, qu'est-ce que tu appelles " extraordinaires " ? Peut-être ce qu'on trouve dans les romans ?

- Ça dépend des romans : il y en a de bons et de mauvais. Dans les bons doit se refléter la vie telle qu'elle est ...

- ... Telle qu'elle est, c'est rien ; moi je voudrais lire comme elle doit être, mais je suis trop bête pour ces choses là. T'y connais-tu davantage ?

- Un peu.

- Dis-moi alors, qu'est-ce qu'ils cherchent les écrivains par leurs livres ?

- De l'argent, avant tout.

- Après ?

- Un peu de gloire, si possible.

- C'est tout ?

- A peu près tout.

Il s'arrêta de manger. Nous allumâmes des cigarettes. Pendant un bon moment il parut s'efforcer de dire quelque chose qu'il n'arrivait pas à exprimer. Il me demanda :

- Dis, tu n'as pas l'habitude de te moquer des gens ?

- Non, je n'ai pas cette habitude.

- Bien. Je veux te dire quelque chose que je n'ai pas dit à personne jusqu'à présent.

Et il prit une mine qui ne manquait pas de sincérité, mais le comique y était aussi :

- ... Je voulais être un apôtre, moi !



Me regardant fixement, son visage me demandait impérieusement une réponse. Je craignais de dire quelque chose qu'il comprit mal et qui le vexât. Dans cette affirmation il mettait tout le sérieux d'un homme désespéré. Je répondis :

- C'est difficile d'être un apôtre.

- Pourquoi ?, reprit-il tout de suite.

- Premièrement, parce qu'il faut mettre d'accord sa vie privée avec sa parole.

- Puis ?

- .... Il faut avoir une foi profonde dans ce qu'on prêche, la sentir, la vivre.

Il écarquillait les yeux outre mesure en m'écoutant et tapa un fort coup de poing sur le sol.

- Je suis cet homme là !

- Et qu'est-ce que vous vouliez prêcher ? Le christianisme ?

- Davantage que le christianisme : je voulais dire aux hommes de ne pas supporter la vue d'un être qui a faim, fut-il même un animal, et de lui donner un morceau de son pain.

- Avez-vous essayé de faire cela ?

- Quoi ? de prêcher ou de donner ?

- Les deux.

- Oui, j'ai donné et je donne, mais les autres n'ont pas fait comme moi, et alors j'ai commencé à les égorguer, je me suis fait bandit ! J'ai voulu tuer mon frère. Je te le dirai en route, allons !

Il se tut jusqu'au delà de Cressier, que nous traversâmes au milieu de belles vaches, de chars de fumier et de regards indiscrets d'enfants paysans, puis il commença son récit :

- Mon frère s'était fait missionnaire : tu sais ce que c'est que missionnaire ?

- Oui, c'est un homme qui prêche une religion et cherche des adeptes.

- Non, c'est pas ça : un missionnaire c'est un fripon qui dupe ses maîtres quand il ne peut pas duper leurs esclaves. Il y en a qui se font bouffer par les sauvages, mais tous les missionnaires ne vont pas si loin, et mon frère, bien qu'assez courageux, se contenta de glaner ses écus là où il était sûr de ne pas exposer sa peau. Il était égoïste comme nos parents et pour cela il fut le préféré. Mon père était Tessinois habitant l'Algérie et ma mère Algérienne. Ils étaient assez



riches et leur mort n'a profité qu'à mon frère. On a voulu faire de lui un curé, mais un scandale de femme compromit sa carrière et il alla chercher sa fortune dans la guerre du Transvaal. Tu vois, donc ? Les curés ont des âmes de militaires et quand ils ratent un métier ils se jettent dans un autre. Pendant quelques années je n'ai rien su de lui, mais la mort de mon père le fit surgir du sol. Etant l'aîné et beaucoup plus instruit que moi, il prit en main l'administration de la ferme et exploita les fellahs d'une façon barbare. C'est à ce moment que j'appris qu'il était missionnaire, par-dessus le marché. J'en fus révolté. Je faisais ce que je pouvais pour adoucir le sort des pauvres Arabes, mais j'étais presque aussi pauvre qu'eux. Mon frère râflait tout. Je n'étais pour lui que " l'imbécile " ! Même devant des voisins, il ne m'appelait que : " Hé, l'imbécile ! ". Cela grandit ma haine. Je ne suis pas un imbécile, moi, tu comprends ? Mais je subissais tout avec l'espérance qu'il allait s'en aller de nouveau un jour et qu'alors je serais le maître pour un moment, quand les fellahs pourront respirer. J'attendais en vain, il prenait racine. Nous nous disputions comme des larrons en foire, surtout quand il battait les fellahs, car il les battait, et dans une de ces disputes il me gifla. Maintenant je dois te dire que la nature m'a mal bâti : j'ai le coeur bon, mais je me monte vite et puis je suis très fort. Un apôtre doit être un homme très patient et faible de force. Quand je me vis giflé, je lui ai appliqué un coup à la tête avec une serpe que je tenais. Il a failli tourner l'oeil, mais le diable n'a pas voulu l'emporter et il se venge encore en ce moment sur les pauvres fellahs. Je reçus cinq ans de prison. Je ne les ai pas purgés car au bout de deux ans je me suis échappé et enfui en Abyssinie. Depuis se sont passés dix ans, à part les quatre que je viens d'expié dans les prisons suisses, et pendant ce temps j'ai vécu en homme de peine et j'ai fait du bien, oui, j'ai fait du bien ! Cela ne se dit pas, mais je peux te le dire à toi ; j'ai tiré de ma poche le morveau de pain chaque fois que j'ai vu un homme ou un chien qui avaient faim. Ça c'est pour moi toute la civilisation....

- Et pourquoi avez-vous fait ces quatre ans de prison en Suisse, si je peux vous le demander ?

- Je voulais te le dire : c'est parce que le malheur avait placé devant mes pas un frère de mon frère. La terre est pleine de ces frères-là et dans tous les coins du monde ils vous salissent en passant, mais depuis l'histoire d'Algérie je tâchais de rencontrer le moins possible leur regard de hyène qui me faisait monter le sang à la tête. Ici en Suisse il en fut autrement. J'habitais une petite ville dans le voisinage d'une carrière où je travaillais. En bas de la maison où je couchais il y avait un bureau de tabac, tenu par un de ces monstres. Il s'agissait vraiment d'un monstre ! Un homme court et gros, un tonneau à la face de brute bourrée de graisse, une masse de merde éternellement assise, maniant des bras courts et épais comme des suisses qui ramassaient des francs avec une avidité atroce. Il ne servait jamais deux personnes à la fois et quand un ouvrier tardait à sortir l'argent, il bougeait un de ses doigts gros comme des saucisses en lui disant d'une voix de gorille :

- Allons ! , dépêche-toi !

J'ai senti le malheur dès l'instant où je suis entré pour la première fois acheter du tabac et je n'y suis plus retourné pendant des semaines. Mais la fatalité était plus forte. Le spectre de cet homme me poursuivait même dans mon lit, la



nuît, et petit à petit je commençais voir en lui le malheur du monde entier. Et c'est vrai, ces gens font tout le mal dans le monde ! Ils doivent être supprimés comme les poux ! Un soir, rentrant de mon travail, je n'ai pu résister à l'envie de regarder dans sa boutique : il était à son comptoir, à la même place, et mangeait, il ne mangeait pas, il dévorait ! J'entraî malgré moi, et demandai du tabac sans en avoir besoin, rien que pour regarder. La tête enfoncée dans son auge, il eût de la peine à se détacher un instant pour me servir, les doigts crasseux. Je te jure qu'on peut embrasser un cochon dans cette position, mais on ne peut qu'égorger un être humain en cet état ! Il me semblait qu'il dévorait non seulement sa part de nourriture, mais encore celle de toutes les veuves sans appui, de tous les orphelins abandonnés, de tous les vagabonds sans travail et sans abri. Dès ce moment, je revenais tous les soirs, machinalement, voir mon ogre et contempler l'image de l'égoïsme en personne. Je lui donnais mon argent, mais je voyais s'approcher le moment où il devrait me le payer de sa vie dégoûtante. Je ne sais pas pourquoi il m'était entré dans la tête que si je le supprimais il y aurait moins de malheurs dans le monde. Ce n'était pas vrai du tout ! Il en reste tant qu'on n'arrivera jamais à les supprimer tous. Mais, je te le dis, il ne faut pas chercher d'autres raisons dans la justice que je lui ai faite que la fatalité de mon sang inflammable. Et voilà comment cela s'est fait : il pleuvait fortement ce soir-là, et il était tard. Dans la boutique se trouvait un homme avec lequel il causait. Cela n'arrivait presque jamais. J'entre, je prends mon paquet de tabac et, pour entendre de quoi il s'agit, je roule une cigarette lentement. Je peux t'assurer que j'étais, ce moment-là, plus calme que jamais, Tout d'un coup, j'entends le client dire :

- Dis, donc X., peux-tu me rendre un service ?

Et l'ogre de répondre :

- Tout ce que tu veux à condition de ne pas taper sur mon portefeuille.

Je n'entendis plus rien. La cigarette se brisa dans mes doigts et une chaleur troublante m'envahit le visage. Je me tourne vite pour sortir, mais je m'arrête et je pousse un cri, le client n'était plus là, nous étions seuls ! D'un bond je fonds sur lui et lui enfonce les mains dans le cou. Je serre si fort que le sang me convrit les doigts. Il n'eût pas même un râle, il s'éteignit comme un ver qu'on écrase avec un bout de bois. Il n'y avait pas d'âme, pas de vie dans cette énorme boule de suif : il mourut de peur.

Sans me rendre compte de ce que je fais, j'arrache le tiroir de son comptoir, j'empoigne presque tous les billets de banque qu'il y avait et je les déchire furieusement en mille pièces. C'est cela qui m'a évité de passer toute ma vie au bagne. On n'a pas pu trouver l'explication de ce crime. On s'arrêta à la folie, mais l'examen médical me déclara jouir de toutes mes facultés. Un jeune avocat plaida, devant les assises, passionnément ma cause et réussit à convaincre le jury que j'étais hanté par l'idée du Diable. En effet, dans tous les interrogatoires je n'ai pas répondu que cela : " J'ai vu le Diable et je l'ai tué " ! Devant la Cour je fis la même réponse. On me condamna à quatre ans de détention que je viens de purger.

- Et votre première tentative de crime sur votre frère ?

- On ne l'a jamais su : je vis depuis mon évasion d'Algérie sous un autre nom à l'aide des faux papiers, je suis un Abyssin .....

Panaît ISTRATI



" Pendant la traversée " que nous publions, ci-dessous, après quelques légères corrections, a été adressée par Panaït à Romain ROLLAND en mars 1921. Nous donnerons dans le prochain cahier une seconde nouvelle, laissée inachevée adressée à la même date à l'auteur de " Jean-Christophe ".

PENDANT LA TRAVERSEE

Je faisais à l'âge de vingt deux ans ma première traversée, vers cette terre mystérieuse de l'Egypte, et, ainsi que ma destinée l'a voulu presque tout le long de ma vie, j'étais seul. J'étais seul ? Quelle plaisanterie !. Je ne suis jamais resté seul, et il n'y a pas de solitude pour l'homme dont l'amour est peuplé d'êtres chéris. Je puis même affirmer que ma personne n'existait pas et qu'une multitude d'icônes au visage souriant défilait devant mes yeux éclipsant en moi toute pensée qui ne leur appartenait pas. Elles vivaient en moi et constituaient un tout indissoluble, comme les branches forment l'arbre et lui permettent de porter ce nom. C'est en pensant à elles que je pensais à moi, et c'est seulement le désir de les avoir à mes côtés, ou bien le regret de ne pas pouvoir leur communiquer ma joie et mes impressions, de leur faire goûter et partager mes plaisirs, que j'appelais à ce moment solitude, sorte de tendre ennui, de douce nostalgie qui n'a rien de commun avec l'autre solitude, avec cette Solitude qui étale ses tristes lettres sur une petite enseigne à l'entrée de certaines villas silencieuses, loin du monde, et à qui les hommes donnent, comme bons frères et bons voisins, les expressions de leur âme en les appelant : Mon Nid, Mon Abri, Mon Repos, et qui ne sont rien d'autre chose que le nid, l'abri et le repos de la Mort.

Courant sur le pont du beau paquebot depuis la proue jusqu'à la poupe et de tribord à babord avec l'inconscient et fol désir de ne rien laisser m'échapper, je n'étais pas loin de ressembler au petit veau qui fait sa première escapade dans un champ embaumé par le printemps, et avec quelle joie baignée dans les larmes de la reconnaissance je sautais au cou du matelot barbu qui m'avait fait " glisser " dans la cabine commune, faute de billet !. J'avais envie de parler à tout le monde et j'étais tout étonné que les autres voyageurs parlaient si peu, quand tout était rêve et bonheur. J'étais fier du bateau comme s'il m'eût appartenu, simplement parce qu'il était beau, et je m'enorgueillissais de son commandant bien qu'ignorant tout de son savoir et de ses responsabilités. En vérité, nous avions au moins cela de bon, dans un pays de vol et de rapine, que nos quatre paquebots de mer qui faisaient le trajet entre Constantza et Alexandrie d'Egypte, étaient les plus beaux de la Méditerranée ; ils étaient si beaux, si luxueux, que tous les quatre, même pleins de voyageurs et de marchandises, apportaient à l'état un million par an de .... déficit !. Mais ils étaient notre fierté nationale. Peints tout en blanc, parce que mus par le pétrole qui ne connaît pas les nuages salissants de la fumée du charbon, ils rassemblaient à des cygnes fendant l'émeraude des mers.

.....



Les dernières lueurs de la ville de Smyrne, que nous venions de quitter, s'éteignaient à l'horizon, quand le navire mit le cap vers Alexandrie et se lança dans le noir des ténèbres qui l'enveloppaient, de toute son allure de vingt quatre noeuds.

Nuit inoubliable !. Et vous instants vécus aidez-moi à dire aux hommes que s'ils sont méchants c'est parce que leur vie est banale, et que, malgré la sécheresse de leur coeur, ils seraient meilleurs si les circonstances leur permettaient une existence plus mouvementée. Car tout est beau, tout est intéressant et tout est fait pour l'élévation de l'homme, même là où les âmes pauvres ne trouvent que de la désolation. La désolation n'est nulle part dans la nature et je ne l'ai rencontrée nulle part : elle n'est que dans notre coeur, dans le coeur de l'être asservi.

Un ciel sans astres, en pleine nuit, au milieu des mers, sur un bateau : Y a-t-il quelque chose de plus désolant devaient probablement penser tous les Voyageurs en me laissant seul promeneur sur le pont du paquebot ; s'il n'y avait eu les puissantes lampes électriques dont la lumière blanche pénétrait dehors malgré les rideaux de la salle à manger et des salons situés au milieu de bateau, on aurait pu croire, en effet que nous nous trouvions sur le vaisseau fantôme de quelque conte sinistre. L'obscurité était complète surtout aux extrémités du navire, à la proue et à la poupe, où je me plaisais de séjourner. De ces deux côtés on avait une vue d'ensemble sur notre maison flottante, dont la silhouette entièrement blanche l'emportait quand même sur le noir de la nuit, déposant une tâche claire imprécise sur le chemin sombre qu'elle sillonnait. Le temps était des plus calme et la mer ressemblait à un lac, dont l'immensité n'était que devinée par la vue, qui ne pouvait percer la masse opaque au delà de l'alentour immédiat du paquebot. La lanterne électrique placée à la poupe éclairait une nappe d'écume effervescente que les hélices, brassant violemment la mer, laissaient s'échapper rapidement en arrière et disparaître, pendant que le navire filait à toute vitesse dans de fréquents et réguliers soubresauts, très agréables aux sens.

Je m'étais assis sur le pont dans l'intention de tirer quelques victuailles que j'avais dans les poches et de manger, car c'était l'heure du dîner, une heure plutôt avancée, mais je ne le pus pas, j'avais le coeur trop gros en ce moment. La nuit épaisse qui régnait autour de moi avait fait disparaître tout objet propre à distraire et m'avait réduit à moi-même comme à dessein, pour me montrer la fragilité de mes sentiments. Plus de monde, plus de mouvement ; plus de vie ! La cloche du bord frappait bruyamment, à intervalles d'horloge, les quarts d'heure, et cela augmentait davantage ma sensation d'isolement. Sur la passerelle du commandant une silhouette noire, à peine perceptible, bougeait de temps en temps, on aurait dit pour échapper à l'ennui, pour se convaincre de l'existence ou pour abréger d'un pas illusoire la distance qui la séparait du port final.

Tourné du côté de l'espace que le bateau abandonnait, fuyant comme pris de panique, mes yeux s'évertuaient vainement à mesurer la distance qui me séparait de mon pays et qui augmentait à chaque tour d'hélice. C'était pour la première fois qu'un si grand espace se jetait entre moi et ma pauvre mère quittée en larmes, seule et sans appui, dans cette petite maison sur le bord du Danube où elle passait le temps à laver du linge pour gagner sa vie, à compter les jours, les heures qui la



séparait du moment du retour promis et à verser des larmes sur mes habits, sur mes chemises hors d'usage, sur la dernière feuille de papier où j'avais écrit des mots incompréhensibles pour ses yeux et jusque sur les bouts des cigarettes fumées et entassées dans le cendrier, frais et chers vestiges de ce que mes doigts, mes lèvres ont touchés avant de partir !. Le cadre saint de son visage maigre, son regard de martyr, se dessinaient nettement dans le noir désespérant qui me poursuivait à un mètre au delà de la poupe, le reproche me perça le coeur et un effroi soudain saisit tout mon être : la distance était trop grande, la terre plus vaste que je pensais, et l'idée que maintenant, pour la rejoindre, il me fallait, non pas quelques heures de chemin de fer, comme autrefois, mais six jours de voyage sur mer, me glaça le sang comme si j'avais commis un crime. Dans un mouvement instinctif, involontaire, je tendais les bras pour lui sauter au cou, lui demander pardon et lui promettre de ne plus jamais, jamais la quitter !. Je restais allongé, impuissant, sur le pont que j'arrosais de mes larmes, et en cet instant il me semblait que la vitesse devenait plus grande, que j'étais emporté avec plus de rapidité et qu'un espace énorme, infini, impossible à recouvrir, se jetait cruellement entre moi et ma mère, pour punir mon audace, pour rendre inaccessible le repentir d'un fils ingrat !.

♦♦♦♦♦♦♦♦

Une caressante brise méridionale me réveilla de ma torpeur, mais je ne bougeai pas de ma position. La joue et l'oreille collées sur les planches calfatées du pont, j'écoutais avec plaisir le tremblement rythmique de toute la coque. Il y avait une vie là-dedans, on aurait dit un coeur qui battait, un peu trop vite, haletant, et je voulais me coller davantage, m'enfoncer, pour le sentir mieux. Et il n'y aurait pas une vie ? Mais si !. C'est elle qui m'avait attiré, c'est cette vie qui me portait maintenant vers des régions inconnues, désirées, dignes d'être vues ? J'appartenais en ce moment à tout ce qu'il y avait dans cette carcasse, depuis le commandant et jusqu'à la faible fumée qui sortait de la cheminée et qui était son souffle. Nous formions un tout inséparable, pour la vie et pour la mort. Si elle était bien portante, j'existerai, je verrai des pays et ma mère me reverra, si non, si elle sombre, je sombrerai aussi, et le coup portera la mort à ma mère également, bien qu'elle ne soit pas là, bien qu'elle soit loin. La vie donc est partout, unique !. Peut-être que c'était-ce le coeur même de ma mère qui frappait et faisait trembler la coque, frappait rapidement, par peur de ma vie qui reposait là, sur les planches, au gré du vent et des flots. Et soudainement me vinrent dans la mémoire ses paroles au moment du départ : " Sois bon avec les gens, là où tu vas ; ne te laisse pas emporter par la colère ; aimes les hommes là où tu te trouves. Comme ça ta vie ne sera pas menacée et j'aurai le bonheur de te revoir et t'embrasser encore une fois avant de fermer les yeux ".

Je me sentis plus soulagé : oui, ma mère était là, elle sera partout avec moi, partout où il y a la vie. Et puis, de l'autre côté du bateau, dans la direction de la proue dont l'angle aigu éventre la mer, ouvrant deux sillons et abrégeant la distance, il y a un bon ami qui m'attend, dans ce Caire tumultueux et bizarre, un bon frère qui connaît maman, qui me serrera sur sa poitrine et me parlera d'elle. Pas plus tard que demain soir ou après demain matin nous accosterons, nous serons ensemble.



Je me levai pour aller à la proue, fouiller les ténèbres et y découvrir l'image de l'ami que j'aimais comme aucun coeur d'homme ne pourrait aimer plus fort, mais à peine avais-je fait environ vingt pas qu'une belle voix mâle me frappa l'ouïe et me cloua sur place, une intonation, un air d'opéra qui ne m'étais pas inconnu, mais qui fut bref et disparut, suivit par des accords profonds de piano. En raison de l'endroit, du silence, de l'éloignement de toute manifestation d'un genre quelconque d'art où mon ignorance me croyait placé à cette heure-là, cette audition me parut invraisemblable. Les lumières de la salle à manger étaient éteintes et seulement vers le petit salon on les voyait briller. Arrêtant, presque, ma respiration, l'oreille tendue au vent, j'avais, marchant sur la pointe des pieds, vers ce salon où je ne voulais pas croire qu'il pouvait s'y trouver un piano et des gens faisant de la musique sur un bateau plongé dans l'obscurité perdu en pleine mer, loin du monde et de l'art, quand une véritable avalanche des notes, partant de tout près, assaillit mes sens et me fit lever les bras comme pour me défendre. Etouffé par l'émotion, par le plaisir, par l'incroyable, je m'approchai d'une des fenêtres. Les rideaux de soie, couleur sienne calcinée, restaient légèrement entr'ouverts, derrière la glace convexe encadrée de cuivre d'une propreté brillante. Les reflets limpides de celle-ci m'empêchaient de voir clair, mais protégé par la nuit qui régnait dehors je n'hésitai pas à coller mon nez à la vitre et à regarder à l'intérieur. Une lumière aveuglante inondait le salon faisant briller les objets de cristal et les cuivres fixés dans le bois d'acajou qui tapissait les parois. Le salon était plein de monde, du beau monde, hommes et femmes. Une dame, dans un costume sobre, le dos tourné vers ma fenêtre, promenait ses belles mains blanches sur les touches du piano, accompagnant de son jeu la voix d'un jeune homme, d'une élégance indiscreète, qui se tenait debout au milieu du salon et chantait avec sincérité, avec passion, mais surtout avec une mimique et des mouvements d'artiste. Les yeux des spectateurs poursuivaient avec intérêt son jeu et absorbaient ses paroles prononcées en italien, et parmi tous les assistants, la haute stature du commandant, debout, appuyé, contre la porte, s'imposait par sa prestance massive, par sa belle barbe noire, très soignée et par son uniforme galonné, vraiment digne d'être porté par un homme capable et de bon génie. De mes yeux avides, le coeur frappant fort, je promenais le regard d'une personne à l'autre, pénétré, comme eux, par le fluide invisible de cet art que je ne puis goûter, encore aujourd'hui, qu'avec mes sens mal instruits et souvent trompeurs. Je ne savais même pas ce que le jeune homme chantait, je savais seulement que le son de sa voix me faisait vibrer le coeur comme si les petits marteaux du clavier y avaient tapé dessus, et que la flamme de son regard mobile et passionné, qui voulait animer les choses même inanimées, me fouillait l'âme ..... Je ne savais plus vers qui diriger mon admiration; vers le créateur inconnu de cette musique, vers ses deux interprètes, ou vers l'auditoire qui leur donnait l'occasion de se manifester avec tant d'élan. Quand la partition fut finie, dans une explosion d'enthousiasme, quand des mains gantées s'empressèrent de tous les côtés à serrer les mains du chanteur et celles de la pianiste, je sentis mes genoux fléchir, mes yeux se remplir de larmes et un désir fort de leur crier à travers la fenêtre : " Moi aussi je suis ému par votre art, homme de bien !. Moi aussi je voudrais vous remercier, vous exprimer ma reconnaissance, vous offrir deux mains dans lesquelles vous sentirez palpiter un coeur, et si vous ne les trouvez pas assez dignes d'être prises dans vos mains fines, soyez certains qu'elles sont dignes de servir avec dévouement des hommes qui savent par leur art, leur amour et leur passion ennoblir l'être humain et le rendre meilleur ".

.....



Mais dans cet instant un souffle froid me glaça la nuque et sans que je puisse tourner la tête pour y regarder, j'entendis ces paroles qui n'avaient rien d'humain; - " Tu te trompes dans tout ce que tu penses ... Les hommes ne s'aiment pas et ce que tu leur offres ne les intéressent point .. ce que tu vois devant toi et que tu appelles amour, n'est que de la vanité, et la vanité ne peut pas rendre les humains meilleurs ... L'art de rendre les hommes meilleurs n'appartient pas aux hommes et même les efforts que tu prends pour tel, ne sont qu'une autre forme de la même vanité, qui est en tout et partout, et sans laquelle les hommes ressembleraient aux bêtes "...

.....

Va, Satan !. Tu mens !.

.....

La tête serrée comme dans une tenaille, je me dirigeais, chancelant, vers mon lit, un lit quelconque d'un chauffeur en service. Passant devant la cabine de la télégraphie sans fil, j'aperçus le télégraphiste lisant et assurant la garde près de son appareil, la porte ouverte. Il était du même pays que moi, mais nous n'étions que des " connaissances ". Nous échangeâmes un mot de circonstance, mais à ce moment l'appareil se mit à crépiter. Il jeta le livre et s'empressa de couvrir ses oreilles du récepteur, ouvrant en même temps la transmission. A peine fit-il cette opération, à mon grand intérêt subitement réveillé par cette chose inconnue, que je le vis lâcher l'appareil, reprendre son livre et regarder sa montre :

- Qu'est-ce que c'était ? dis-je, chagriné de ne pas pouvoir assister à ce spectacle nouveau.

- Rien : " C'est la Tour Eiffel qui nous donne l'heure : minuit ".

.....

Comment !. La Tour Eiffel donne l'heure au monde à travers pays et mers. Un cerveau humain veille en ce moment là-bas, à des milliers de kilomètres et donne, à ses semblables, l'heure exacte de son méridien, pense à eux, communique avec eux, est prêt de leur transmettre les joies et les douleurs du monde qui l'entoure, et se tient prêt à entendre par ses antennes, - ainsi que par d'autres milliers d'antennes parsemées sur l'immense surface des mers, - notre cri de détresse, notre désastre qui lancé dans les airs, devrait accourir à notre secours tous les navires que l'obscurité nous cache, ferait surgir des ténèbres des milliers de bras accueillants, prêts de nous sauver, prêts de nous hospitaliser sans marchander, sans demander un intérêt, - et ose-t-on me persuader qu'il n'y a pas d'amour dans le coeur humain ? Non, cela je ne le croirai jamais !.

Et allant me coucher, j'otai mon chapeau et criai à l'obscurité peuplé d'êtres invisibles qui m'entourait : " Vive la Solidarité Universelle du monde de demain " !.

Panaït ISTRATI



RECIT INEDIT EN FRANCE

Panaït ISTRATI a écrit le récit que nous publions ci-dessous en Février 1932 à BILTHOVEN (Hollande) alors qu'il séjournait auprès de son ami A.M. De JONGH. Ce récit autobiographique " SARKISS " a été traduit en roumain par TALEX et publié dans " La Croisade du Roumanisme " le 29 Février 1936. Il figure dans un livre rassemblant divers articles d'ISTRATI publié en Roumanie en 1969 et présenté par Al. OPREA sous le titre " Pour avoir aimé la Terre ".

S A R K I S S

Giurgiu est un petit port roumain, sur le Danube. Quand je l'ai connu - voici plus de trente ans - il nourrissait mal ses propres habitants. C'est pour vous dire qu'il n'avait pas besoin de mes bras, justement ce dur hiver 1901 lorsque, frêle adolescent, j'allai moi aussi lui demander du pain.

Mais, est-il vrai que c'est le besoin de pain qui m'envoyait à Giurgiu ? Non. Jamais le pain n'a joué le rôle capital dans mes vagabondages, - je le dis ici pour qu'on le sache. Ce pain, nulle part au monde il n'était plus facile à gagner que dans ma ville natale. Et ma mère avait terriblement raison quand, - lors de mes lamentables rentrées à la maison - elle me disait :

- Te voilà de nouveau revenu, les vêtements en loques, affamé et plein de poux ! Vas-tu, enfin, te convaincre qu'il est inutile d'aller chercher du pain ailleurs ? Mais, malheureux, ne vois-tu pas que " toutes les nations " viennent à Braïla manger du bon pain et, souvent, y faire fortune ? Bon Dieu ! Qu'est-ce qui te fait donc courir la terre comme un possédé ? Est-ce que tu as un piment dans le cul ?

Ma mère savait que les tziganes employaient ce procédé lorsqu'ils voulaient se débarrasser d'une rosse. La pauvre bête, montée par son acheteur, galopait alors ventre à terre, mais c'était à cause du piment qui la brûlait.

Ce n'était pas pour la même raison que je galopais, moi, quoiqu'en pouvait supposer ma mère, qui me prenait aimablement pour une rosse incapable de courir autrement que piquée par le piment. Certes, je devais moi aussi être piqué par quelque chose, pour aller me jeter dans les bras d'une misère comme celle qui sévissait à Giurgiu, cet hiver-là.

Il y faisait un froid sibérien, et les travailleurs du port, dont j'étais, chômaient depuis de longues semaines. La moindre offre de travail était prise d'assaut. Ils s'y présentaient en masse, comme des loups affamés, tiraient

.../...



leurs couteaux et se battaient. La police ne s'y mêlait jamais. Elle avait peut-être. Aussi, seuls les plus forts réussissaient à gagner cinq ou dix francs dans une semaine. Les autres passaient leur temps au café, où ils consommaient à crédit et jouaient aux cartes ou aux dés.

Ces jeux étaient abominables.

Je n'y compris d'abord rien. Je n'avais même aucune envie de rien comprendre, heureux que j'étais d'être toléré à une table et de crever de faim, au moins, au chaud. Mais, un Arménien, nommé Sarkiss, eut pitié de ma misérable solitude et me prit en amitié. Chaque jour il m'offrait un verre de thé et un morceau de pain, quoique lui-même très pauvre. Cette bonté me chauffa le coeur. Nous devînmes inséparables, - et c'est ainsi que Sarkiss me révéla les moeurs du café où nous passions nos journées.

Des travailleurs authentiques n'hésitaient pas, pendant le chômage, à saouler de pauvres paysans qui venaient au marché, vendre leurs produits, les entraînaient au jeu et les dépouillaient du dernier sou, naturellement, en trichant. Ces ouvriers formaient de vraies bandes. Le paysan qui acceptait d'eux le premier verre, pouvait être certain de laisser entre leurs mains toute la somme encaissée pour une vache vendue ou pour une charretée de blé. Le malheureux partait en pleurant. Lorsqu'il protestait et menaçait de la police, il était affreusement battu, par dessus le marché.

Je me sentis encore plus seul et plus attaché au bon et honnête arménien. Comme je couchais dans une grange abandonnée, où la neige et la bise glaçaient mes membres pendant toute la nuit, Sarkiss m'invita à coucher chez lui. Il était seul et presque un vieillard. Son taudis, garni d'un grabat, d'une table et d'un méchant poêle, pouvait à peine abriter deux personnes. Le vieux m'offrit son lit, et il coucha sur la terre battue, sans se déshabiller, et en se couvrant d'un haillon. Je passai ainsi un mois.

Vers le mi-mars, le Danube se délivra de sa glace. La navigation reprit. Alors, Sarkiss voulu me faire travailler, juste pour gagner l'argent nécessaire à mon voyage de retour à Braïla. Il expliqua ma détresse à un chef d'équipe. Celui-ci m'admit, mais ...

Mais, il avait compté sans la tendresse de mes frères les débardeurs qui, dès qu'ils m'aperçurent, partirent en sarcastiques éclats de rire. Nous devions, ce matin-là, décharger deux wagons de sel gemme. Chaque homme muni d'un bât, on allait offrir le dos au " wagonnier ", qui roulait le bloc de sel sur le bât. Quand ce fut mon tour de recevoir le premier bloc, j'entendis des chuchotements sournois, des rires étouffés, puis, la plus grosse masse de sel qui se trouvait dans le wagon vint brutalement tomber sur mon bât.

Bien entendu, je roulai à terre, les talons blessés par le poids de sel qui venait de m'écraser, par surprise. Il n'y eut plus un rire, mais seulement des faces bestiales qui attendaient. Sarkiss, m'aidant à me soulever, me dit à l'oreille :

- Si tu souffles un mot, tu seras battu jusqu'au sang. Viens avec moi.



Je le suivis. Nous allâmes à l'Agence russe de navigation, où il parla à l'agent principal, lui décrivit ma misère et le pria de m'accepter à demi-tarif, sur le premier bateau russe qui ferait voile vers Braïla. L'agent accepta, et Sarkiss paya ma demi-place. Mais je devais attendre huit jours l'arrivée de ce bateau sauveur.

Je passai cette dernière semaine au café habituel, partageant toujours le thé et le morceau de pain de Sarkiss. La belle âme des hommes qui peuplaient ce café trouva que c'était trop. Et aussitôt le bruit courut que les relations d'entre Sarkiss et moi étaient louches. Comme nous n'y faisons pas attention, on nous invectiva, accompagnant le mot obscène du geste encore plus obscène. Des types au regard féroce venaient à notre table, me tâtaient les cuisses et demandaient à Sarkiss :

L'as-tu trouvé vierge, ou bien il était déjà entamé par un autre ?

Sarkiss. J'ai dû, les deux derniers jours, ne plus quitter la chambre de

Quand je fus, enfin de retour à la maison, ma mère poussa de hauts cris de bonheur et me dit pour la centième fois :

natale ? - Mais où veux-tu trouver plus de pitié que dans ta ville

- Oui, ma bonne mère, tu as raison.

Bilthovem, février 1932

Panaît ISTRATI

